

ABOU LAGRAA



COMPAGNIE LA BARAKA

REVUE DE PRESSE

NYA

CREATION 2010

Grand prix de la critique pour la meilleure chorégraphie de l'année
(Saison 2010-2011)



SOMMAIRE

Le Monde – 8 octobre 2010

L'Humanité – 11 octobre 2010

Le Figaro – 11 octobre 2010

Danser – Novembre 2010

La Voix du Nord 19 octobre 2010

Infosoir – 19 septembre 2010

El Watan.com – 20 septembre 2010

Lyon Capitale.com – 28 septembre 2010

De Groene Amsterdammer, Amsterdam, Hollande – 19 mai 2011

El Pais, Espagne – 11 février 2012

Culturas, Grenade, Espagne – 9 février 2012

Diario de Sevilla, Espagne – 11 février 2012

Vicenza, Italie – 12 mars 2012

Die Welt – 19 janvier 2014

« Nya », nourri de « Boléro » et de musique algérienne

Le chorégraphe Abou Lagraa s'inspire de l'œuvre de Ravel et des chansons d'Houria Aïchi

Danse

D'un côté, l'Europe; de l'autre, l'Algérie. A la main droite, la musique du *Boléro* de Ravel; à la gauche, des chansons d'Houria Aïchi, magnifique courroie de transmission des traditions musicales de l'Algérie. Le trait d'union est le chorégraphe Abou Lagraa, auteur de *Nya* (« faire confiance à la vie », en arabe), pièce composée de deux volets musicaux dansés par dix interprètes hip-hop algériens.

A la sortie du spectacle, créé à la Biennale de Lyon (26 septembre au 2 octobre), les deux parties semblaient se refermer comme un livre, emboîtant deux images diffé-

rentes et pourtant intimement semblables pour composer un portrait de génération. Leur tournée lancée, les voilà qui débarquent en région parisienne.

Le plateau est vide. Carrés de lumière gris perle en fond de scène et joggings pour le *Boléro*; tapis bleu turquoise accroché comme une tapisserie et costards noirs sans manches surlignés de bleu pour le versant chanté. La sobriété des moyens, méticuleusement choisis – rien que les bras nus des danseurs, tous des hommes, discrète touche orientale donnée au costume occidental –, ramasse l'enjeu de cette pièce-passerelle entre deux mondes.

Grâce et rugosité

Sur le *Boléro*, Abou Lagraa a conçu une partition rythmique et visuelle tout en éclats et contrepoints. Lignes parallèles et diagonales surgissent des coulisses pour se transformer en petits cercles sur le devant du plateau. Les corps semblent insérés comme des virgules hip-hop dans la masse orchestrale de la partition de Ravel. Plus simplement, dans la seconde partie, la voix somptueuse d'Houria Aïchi donne du volume aux mouvements qui trouvent des accents calligraphiques et gymniques subtils.

Dans les deux cas, au contact de l'écriture contemporaine spiralee d'Abou Lagraa, la gestuelle hip-hop prend une intensité incon-



« Nya », un spectacle interprété par dix danseurs hip-hop algériens. LAURENT AIT BENALLA

nue. Du vocabulaire et de la syntaxe (ondulations, tours sur la tête...) surgit une autre langue à laquelle les pirouettes, les volutes, donnent une ampleur, un swing, qui emportent tout le corps: bras au ciel volubiles, jambes toujours dans la course, chutes fluides...

Cette mise en beauté masculine hybride la grâce et la rugosité, le savant et le populaire avec une sorte de vécu au présent. Des accolades entre les danseurs semblent saisies au coin d'une rue.

Ce concentré tendre et offensif raconte aussi l'évolution de ces dix danseurs, tous autodidactes, travaillant dans la rue pour la plupart et éduqués à la danse par Internet.

Sélectionnés sur quatre cents candidats en janvier 2009, ils appartiennent désormais à la Cellule contemporaine du Ballet national d'Alger, créée par Abou Lagraa, et bénéficient aujourd'hui non seulement d'une formation (classique, contemporaine...), mais aussi d'un salaire. Entre le *Boléro* et le patrimoine musical algérien, une identité s'invente, dont *Nya* se fait l'ambassadeur. ■

Rosita Boisseau

Nya, d'Abou Lagraa. Théâtre Les Gemeaux, 49, avenue Georges-Clemenceau, Sceaux (Hauts-de-Seine). Du 8 au 10 octobre, à 20 h 30. Tél.: 01-46-61-36-67. De 5 à 25 euros.

Abou Lagraa, trait d'union entre les cultures

Le chorégraphe franco-algérien mêle le hip-hop des rues d'Alger au vocabulaire de la danse contemporaine grâce au « Boléro » de Ravel.

Le chorégraphe Abou Lagraa, a présenté *Nya* (mot arabe, ainsi qu'il est dans le programme, qui signifie le fait d'avoir confiance en la vie), à Sceaux (1). Cette création recouvre un projet plus vaste. Dix danseurs recrutés en Algérie, sur quatre cents candidats, ont été formés durant huit mois par Abou, son épouse Nawal et des membres de sa compagnie. Le but ? Créer un pont culturel entre la France et l'Algérie en incluant une cellule de danse contemporaine au sein du Ballet national algérien. Abou Lagraa, par

ailleurs, vient d'être nommé directeur du tout nouveau Ballet contemporain d'Alger-La Baraka (nom de sa compagnie). *Nya* se décline en deux temps : d'abord, la version actuelle et hip-hop du *Boléro* de Ravel, puis de la danse d'aujourd'hui sur de la musique héritée de la tradition. Ces fougues danseurs algériens en quête de renouveau, pleins d'appétit, ont donc assimilé le savoir de l'insaisissable grammaire gestuelle de la danse contemporaine, à laquelle ils insufflent l'énergie de corps rompus à travailler sur le bitume. Ils sont de surcroît nourris de

culture arabe et habitués à travailler en groupes, sinon en famille. La part de l'individu, au fond peu coutumière dans la danse hip-hop, est ici soulignée. Ainsi naît une danse

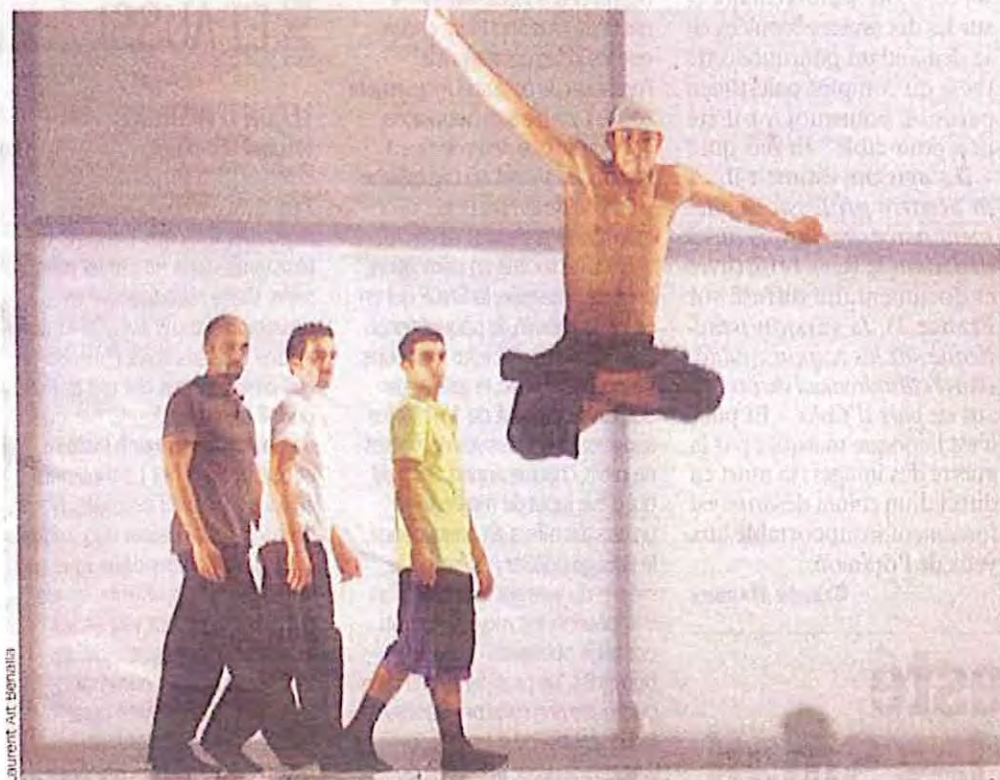
Le but ? Créer un pont culturel entre la France et l'Algérie.

inédite qui se cherche ouvertement, à base de mouvements des bras – à dessein hésitants –, d'essoufflements feints et de retombées d'énergie au sol. Évidemment la partition du

Boléro de Ravel, dont Bédart jadis tira l'un de ses chefs-d'œuvre, avec sa pulsation hispano-mauresque et ses envolées martiales, se prête tout à fait au projet d'Abou Lagraa qui prend, du coup, valeur de manifeste. Ces jeunes guerriers qui se déginglissent volontairement, prennent un malin plaisir à épouser cette musique et, à la fin, nous entraîneraient presque avec eux.

Les mêmes danseurs qui nous transportaient grâce au *Boléro* de Ravel sont à nouveau en scène, amenant cette fois de façon plus narrative, apparemment plus réfléchie, une sorte de théâtralité lente en harmonie avec la voix prégnante de la chanteuse Houria Aïchi. C'est là une autre démonstration des possibilités de cette jeune troupe en train de se constituer, dont l'Algérie a sans doute un grand besoin et que nous avons eu plaisir à découvrir pour sa première sortie en France après la Biennale de Lyon, au moment où elle se découvre elle-même.

MURIEL STEINMETZ



Laurent Ait Benalia

Issues de la culture hip-hop algérienne, ces danseurs se sont formés à la danse contemporaine.

(1) C'était du 8 au 10 octobre aux Géméaux de Sceaux (scène nationale) où Abou Lagraa est en résidence durant trois ans. Tél.: 01 46 61 36 67. *Nya* est en tournée. Le spectacle sera présenté à Suresnes Cité Danse, du 21 au 23 janvier 2011. Rappelons par ailleurs qu'Abou Lagraa s'était vu confier la chorégraphie de la cérémonie de clôture du 2^e Festival panafricain d'Alger, en juillet 2009.

Du sang neuf au Ballet national d'Alger

DANSE L'institution vient de créer une cellule contemporaine.

Elle est en tournée avec « Nya », sa première création.

ARIANE BAVELIER
ENVOYÉE SPÉCIALE À ALGER ET À LYON

Le soir où la cellule contemporaine du Ballet national a donné sa première représentation de Nya à l'Opéra d'Alger, les 800 places du théâtre à l'italienne étaient occupées : des officiels et des fans. Le lendemain et le surlendemain, une file ininterrompue se pressait pour avoir des places. Il a fallu improviser un écran en plein air pour satisfaire tout le monde.

Même triomphe - écran en moins - à la Biennale de danse de Lyon où Nya a débuté sa tournée en France. Les dix danseurs semblent si heureux qu'on a l'impression qu'ils vont monter dans les gradins pour embrasser le public. Nya signifie « confiance dans la vie ». L'exacte définition de ce projet un peu fou, lancé par le chorégraphe Abou Lagraa, 39 ans.

Lyonnais d'origine algérienne, il a passé dans son enfance toutes ses vacances

avec ses cousins à Oran. Les années noires le séparent de sa famille. En novembre 2008, il rencontre l'écrivain Yasmina Khadra et lui confie son envie de profiter de l'apaisement pour « faire quelque chose » en Algérie. Khadra joint Khalida Tounsi, ministre de la Culture, qui reçoit Abou Lagraa. Quoi de mieux que le spectacle de corps dansant en liberté pour signifier *urbi et orbi* la nouvelle ère dans laquelle le pays s'installe ?

Enthousiasme communicatif

Abou Lagraa est ainsi chargé de créer une cellule contemporaine au ballet d'Algérie, compagnie de danses folkloriques qui met en couleurs les apparitions des politiques aux quatre coins du pays. Le projet se monte à toute allure grâce, côté français, à la Fondation BNP Paribas, au conseil général du Rhône et au Conseil pour la création artistique. Abou Lagraa montre ses créations en Algérie, participe aux Jeux panafricains et lance les

auditions. Les dix élus signent un contrat de trois ans payé au-dessus du smic.

À Alger, on n'a pas vu de danse contemporaine depuis une tournée de Maurice Béjart dans les années 1970. Quant aux trois conservatoires hérités des Français, ils sont à l'abandon. Pourtant 400 hommes se présentent, dix filles aussi qui toutes abandonneront. « Surtout dans les sociétés orientales, les filles doivent avoir un diplôme et travailler pour être émancipées. Danseuse n'est pas un métier », dit Mokhtar Boussouf, 37 ans, un des danseurs recrutés. Il a quitté son poste d'architecte paysagiste. D'autres étaient prof d'anglais, coiffeur, pizzaiolo... « Ma mère et ma tante étaient chorégraphes. Moi je rêvais de danser, mais il était hors de question d'en faire mon métier. Quand j'ai regardé sur YouTube des extraits d'Allegoria Stanza, un spectacle d'Abou, je m'y suis reconnu tout de suite. Il y avait de la puissance, de la sensualité, une liberté, quelque chose qui venait du cœur et qui

Les dix danseurs ont débuté leur tournée à la Biennale de la danse de Lyon.
C. GANET



permettait à un homme de montrer sa vulnérabilité tout en restant fort. »

Avant de présenter Nya à Alger, l'entraînement a duré sept mois, assuré par Abou Lagraa, sa femme Nawal et des professeurs de danse des grandes compagnies françaises. « Ce qui compte, dit Abou Lagraa, c'est de former des danseurs capables à terme de prendre en charge les générations à venir en Algérie. Pour le spectacle, je chorégraphie le Boléro de

Ravel et des chansons d'Houria Aïchi, mais ça n'est qu'un prétexte. » Un peu trop modeste : dans son Boléro présenté en première partie de Nya, l'enthousiasme des dix garçons se lit, intact. L'an prochain, sept filles les rejoindront à eux. ■
En tournée : les 13 et 14 octobre à Annecy, les 19 et 20 octobre à Valenciennes, le 14 janvier à Mâcon, les 21 et 23 janvier à Suresnes, le 26 à Besançon, les 28 et 29 janvier à Clermont-Ferrand.

Nya d'Abou Lagraa

LYON/BIENNALE DE LA DANSE



C. Garnier

Un *Boléro* comme dans un rêve éveillé, douce litanie venue d'une Europe rêvée. En son ombre, la vie continue, puisqu'il le faut bien. Dans *Nya*, dix garçons algériens dansent leurs sensations du quotidien, leur rapport à l'autre et à eux-mêmes. Issus du hip-hop, ils sont, officiellement, les premiers danseurs contemporains d'Algérie, formés par Abou et Nawal Lagraa en juste six mois. En vérité, ils dansent leurs personnalités, si bien qu'on ne se pose plus aucune question de genre. C'est dire l'intensité avec laquelle ils prennent la création chorégraphique à bras le corps. Le génie de Lagraa est de déjouer les stéréotypes sur l'Algérie, autant que ceux sur le *Boléro*. La partie Ravel met en valeur l'individu. Chacun s'y révèle avec précision, en développant un vocabulaire personnel. Chacun se situe face au flux urbain, avec sa fatigue et sa fureur. Ils arrivent et ils passent, comme dans une rue hantée. La transe collective qu'on attend sur le *Boléro* arrive en seconde partie, sur des musiques percussives et des chants de Houria Aïchi. Le groupe, l'harmonie, l'unisson et les traditions amènent du réconfort. La lutte fait place à la spiritualité, jusque dans un rituel de purification. Qu'ils tremblent ou planent, leur sensualité et leur véracité donnent l'impression que tout se crée à l'instant même.

Thomas Hahn

AU PHÉNIX

Avec « Nya », Abou Lagraa pose un pont entre les deux rives de la Méditerranée

Et le miracle s'est accompli. Piochés parmi quatre cents candidats, les dix danseurs de la cellule contemporaine du Ballet national algérien ont suivi une formation accélérée de neuf mois avant de livrer « Nya » aux yeux ébahis du public. Après Alger et Lyon, au tour de Valenciennes d'en profiter ce soir et demain.

PAR SÉBASTIEN CHÉDOZEAU
valenciennes@lavoixdunord.fr
PHOTO « LA VOIX »

« Nulle part ailleurs au monde on n'aurait pu créer ça en aussi peu de temps. » En jetant un pont culturel entre les deux rives de la Méditerranée, le chorégraphe Abou Lagraa a ouvert une porte qui n'est pas près de se refermer. Comme un appel d'air après « les années noires » de l'Algérie, celles pendant lesquelles (entre 1992 et 1997, et même après) la création artistique fut mise sous l'éteignoir. Abou Lagraa voulait montrer « aux yeux du monde que l'Algérie s'est relevée de l'obscurantisme ; il y a dans ce pays d'incroyables talents qui ne demandent qu'à s'exprimer ».

Nya, dont la première mondiale fut donnée le 18 septembre au TNA, le Théâtre national d'Alger, marque le début d'une aventure associant pour les trois années à venir la compagnie La Baraka, que dirige en France Abou Lagraa, et le ministère algérien de la Culture. Les « dix » de *Nya* étaient des danseurs de hip hop, de capoeira, des acrobates ; avec sa femme Nawal, le chorégraphe a créé *ex nihilo*, en neuf mois à peine, un ballet de danse contemporaine. « On a remis le corps au centre de la société. »



Formé à Lyon, Abou Lagraa y a donné la première européenne de « Nya » fin septembre.

« C'est une blessure qui n'est pas cicatrisée mais les Algériens aiment profondément la France. »

Ce fameux pont entre les deux rives de la Méditerranée, qu'incarne Abou Lagraa de par ses origines (et sa double nationalité), c'est *Nya* qui le jette avec sa structuration en deux pièces distinctes : *Le Boléro* de Ravel d'un côté, pour ce qu'il est représentatif du patrimoine culturel français, et les *Chants* d'Houria Aïchi de l'autre, emblèmes universels de l'Algérie. Entre

les deux pays, le lien ne s'est jamais rompu ; il s'est distendu à force d'hypocrisie alimentée par les politiques. Et aussi parce qu'« aucun président français n'a jamais eu le courage de présenter des excuses par rapport aux atrocités commises en Algérie pendant la guerre. C'est une blessure qui n'est pas cicatrisée mais il ne faut pas se tromper : les Algériens aiment profondément la France. » Et réciproquement. La preuve avec *Nya*.

► « *Nya* » : diptyque pour dix danseurs de la cellule contemporaine du Ballet national algérien, chorégraphie Abou Lagraa : ce soir et demain, à 20 h, au Phénix de Valenciennes (grand théâtre). Durée : 1 h 25 avec entracte. Tarifs : 22, 2017 et 9 €. Billetterie, réservations : ☎ 03 27 32 32 32, www.lephenix.fr

Chorégraphie

Nya : un pur moment de plaisir

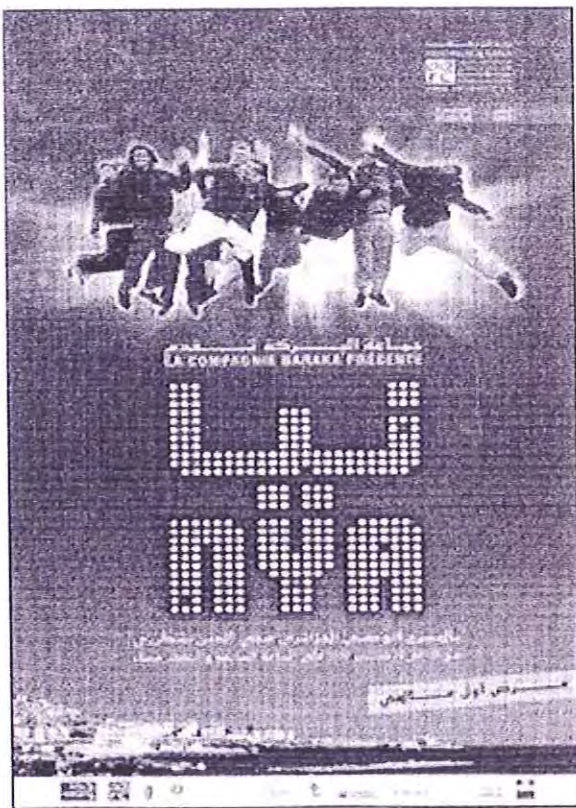
Expression ■ Les planches du Théâtre national ont vibré, hier, aux rythmes des pas de danseurs lors d'une performance chorégraphique signée Sofiane Abou Lagraâ.

Cette création qui a pour titre *Nya*, s'est articulée en deux temps : la première partie s'est déroulée sur *Le Boléro* de Maurice Ravel. C'est une fusion entre le moderne et le classique. Les danseurs ont exécuté des figures hip-hop sur des airs classiques, tandis que la seconde partie s'est caractérisée par des figures au rythme des chants des Aurès de Houria Aïchi.

Deux registres, deux imaginaires différents et donc deux sensibilités faisant référence chacune à une esthétique, voire à une poétique faisant état du corps en mouvement et dans son expressivité tantôt feutrée tantôt exubérante.

La création se veut une performance contemporaine, une inspiration directe du corps qui va, d'un lieu à l'autre, investissant par des pas à la fois recherchés et instantanés, l'espace, évoluant avec autant d'entrain, de mesure que de naturel. Ils dansent : ils composent le pas, créent le geste, le mouvement, le dépouillant de son artifice, ne gardant que son aspect originel.

Beauté et pureté sont conjuguées au mode de la sensualité et dans un langa-



ge viril.

Sensualité et virilité confèrent au jeu corporel, soutenu et aérien, fluide, affranchi et aisé, une dynamique saisissante par laquelle est créé un univers à forte charge émotionnelle.

L'expression est telle, forte et démonstrative, que la réalité qui nous entoure et nous enveloppe dans son habit étriqué, se confond avec le rêve : le réalisme s'estompe derrière un lyrisme, plutôt un onirisme fait

de tendresse ou de sagesse comme de rudesse ou de férocité. Le geste est formidable. Le pas est approprié. Le jeu s'est révélé en soi un pur moment de plaisir. Un rêve simplement. Un poème écrit dans un mouvement corporel. Le tout est rendu spectaculaire – et sensible – grâce au choix musical et vocal ayant admirablement et judicieusement accompagné chacune des performances. Le jeu s'est révélé également un instant de divertissements et aussi de réflexion sur le corps, c'est-à-dire sa place dans l'espace scénique et ce qu'il peut générer comme émotion.

Nya est un spectacle chorégraphique signé par Sofiane Abou Lagraâ. Ce spectacle conçu en direction des jeunes danseurs algériens se veut un lieu de formation dans le domaine de la création chorégraphique contemporaine.

Et c'est aussi une manière de développer l'art de la danse contemporaine en Algérie. Ce spectacle sera présenté à Lyon, à l'occasion de la biennale de la danse du 26 septembre au 2 octobre 2010, avant de sillonner la France et d'entamer, ensuite, une tournée européenne.

Yacine Idjer

Première du spectacle de danse contemporaine NYA au TNA à Alger

Cette fureur de vouloir vivre libre...

Samedi soir, le public a applaudi debout le nouveau spectacle de danse contemporaine Nya de Sofiane Abou Lagraâ. Un succès

Une pluie de roses. Les jeunes de la nouvelle cellule de danse contemporaine du Ballet national étaient sous toutes les lumières, samedi soir au théâtre national Mahieddine Bachtarzi, à Alger, à la fin de la première mondiale du spectacle de danse Nya. Les bouquets de roses venaient de partout pour dire «merci». Oussama Kouadria, Salah Eddine Mechegueg, Zoubir Yahiaoui, Bilel Madaci, Abdelghani Meslem, Abderaouf Bouab, Mokhtar Boussouf, Ali Brainis, Nassim Feddal, Mohamed Walid Ghazli étaient fortement applaudis après un spectacle de 64 minutes conçu par le chorégraphe Sofiane Abou Lagraâ, assisté de son épouse Nawal. Dix danseurs choisis après un casting de 400 candidats.

En sept mois, les dix danseurs choisis ont été formés aux techniques sophistiquées de la danse contemporaine par une quinzaine d'encadrement. Sur le pont, un documentaire de Laurent Ait Benalla, projeté en début de spectacle, a montré le cheminement du spectacle (un documentaire sera diffusé par la chaîne franco-allemande Arte sur ce projet). «On cherche des gens solides, sérieux, qui veulent travailler et qui vont gagner de l'argent», annonce Sofiane Abou Lagraâ lors des sélections. Il conseille aux danseurs de s'amuser et... de s'inspirer du chat. «Toute l'Algérie était au courant du casting d'Abou Lagraâ. Nous étions nombreux à venir de Annaba. J'étais très heureux d'être sélectionné. Moi, je faisais du break-dance dans la rue. Là, j'ai appris à être doux et fort à la fois», nous a confié Oussama Kouadria, le seul à venir en dehors d'Alger. Nassim Feddal a, pour sa part, reconnu avoir appris l'organisation, la concentration et la discipline avec le chorégraphe. Sur scène, Salah Abou Lagraâ n'a pas caché son bonheur. «Venir en Algérie pour moi, c'est la consécration.

Il n'y en aura pas d'autres. Parce que c'est mon pays», a-t-il dit en présentant le spectacle. Le premier tableau commence de la manière la plus inattendue. Deux danseurs tentent de s'adapter aux clameurs de la ville. Manière probablement de montrer que ces jeunes (mis à part Mokhtar Boussouf) viennent de la rue, l'endroit où ils ont appris à danser le hip-hop, une danse urbaine, née dans les streets new-yorkaises. Le Boléro de Maurice Ravel, une musique inspirée d'une danse espagnole et destinée, à l'origine, au ballet, s'incruste comme une brise fraîche par une journée de canicule, dans les bruits de la ville. La musique monte en cadence. Vêtus en tenue de répétition aux couleurs variées, les danseurs évoluent selon le boléro et son crescendo progressif. L'expression paraît libre. On se permet de puiser dans «le patrimoine gestuel» du kung-fu et de l'acrobatie.

De l'aérien par-là, du terrien par-ci, et, entre les deux, des contorsions osées. Le dialogue se poursuit sur le tapis classique du boléro, mais le corps, tout le corps, réclame de l'oxygène, de l'air, cette irrésistible tentation de vouloir vivre, vivre, encore et encore... Les ombres des danseurs qui se projettent, parfois furtivement, sur quatre carrés lumineux (imaginés par Gérard Garchey) soulignent cette fureur d'une jeunesse «bâillonnée» par le règne de la bêtise et par les «légitimités» poreuses. La voix de Houria Aïchi, qui porte toute la limpidité et la profondeur des Aurès, accompagne, dans le deuxième tableau, une danse presque rituelle. Un danseur, face à ce qui ressemble à une cascade de tapis, en noir et en vert bleu, exécutent des mouvements, comme ceux de l'émancipation, de la délivrance. Les neuf autres danseurs sont étalés sur scène, comme morts.

Le danseur solitaire retrouve sa «place» parmi eux. Il touche la tête de ses deux voisins, lesquels répètent le même geste... et c'est la résurrection. La danse désarticulée au départ ressemble à celle des morts vivants (à jamais immortalisée par Thriller de Michael Jackson). Les chants chaouis de Houria Aïchi et les musiques de l'Egyptien Hossam Ramzy, celui qui a «universalisé» le rythme baladi et inventé le flamenco arabe, sont là pour dérouler le tapis de la spiritualité, de la quête de l'absolu et du désir de dire sa différence. Le tout se termine, presque en apothéose, par le célèbre chant de Aïssa Djarmouni, Bkoua beslama ya arab Merouana, repris par Houria Aïchi...

La chaude guesba aurasienne a donné une couleur vivace à une danse actuelle à travers laquelle se dégage toute une philosophie. Celle de la diversité. De la pureté également. Cela est poétiquement souligné par des jets d'eau vers lesquels se dirigent les danseurs, certains torsos nus, pour se mouiller. C'est là, l'expression d'une certaine audace esthétique... Les jeunes danseurs ont beaucoup donné face à un public émerveillé. Même si le stress a quelque peu troublé certains d'entre eux, la sensibilité était évidente. Y a comme cette farouche volonté d'exprimer l'existence face à la menace entretenue du néant. Sofiane Abou Lagraâ a eu l'intelligence de tirer toute sa sève de cette volonté admirablement algérienne que partagent les jeunes. Khalida Toumi, ministre de la Culture, est allée féliciter les artistes en souhaitant une présence féminine lors du prochain spectacle.

«Des jeunes ont accepté les règles universelles de travail et de discipline. Je les adore parce qu'ils n'ont jamais fait de ballet. Ils ont démarré de zéro et accepté le sacrifice», a-t-elle affirmé. La ministre a relevé avoir conseillé le chorégraphe d'aller chercher des candidates à la danse parmi les sportives. «Jusqu'ici, le ballet national travaillait sur le patrimoine. Il était nécessaire de créer une section d'art contemporain. Pour cela, il fallait trouver des formateurs. Y aura-t-il un ballet de danse contemporaine ? Pourquoi pas ! C'est le début...», a ajouté Khalida Toumi.

Après Alger, Nya, produit par la compagnie La Baraka, l'Agence algérienne pour le rayonnement culturel (AARC) et la communauté de communes du bassin d'Annonay (France), sera présenté à la biennale de la danse de Lyon le 26 septembre. Plus de 600 compagnies participent à cette manifestation. Une tournée est prévue également au Moyen-Orient.

Fayçal Metaoui

EVÉNEMENTS

Biennale : la bouffée d'espoir !

Par Martine Pullara



Manon Milley

Quelle autre pièce illustre à merveille le slogan *Encore* de cette Biennale de la danse ? Aucune ! Avec *Nya*, le chorégraphe Abou Lagraa insuffle cette idée que la danse a un avenir. On en redemande !

Entouré de sa compagnie et de Nawal Lagraa, il vient de réussir haut la main, ce pari un peu fou de créer une cellule de danse contemporaine au sein du Ballet National Algérien, composé de 10 danseurs hip-hop âgés de 20 à 26 ans, sélectionnés sur 400 candidats et de les emmener sur la scène professionnelle avec un talent étourdissant. *Nya* - qui signifie Faire confiance à la vie - est composé de deux pièces. La première nous embarque dans du jamais vu, *le Boléro* de Ravel 100% hip-hop et la deuxième au cœur de magnifiques chants traditionnels arabes, interprétés par la grande Houria Aïchi. Le Boléro s'ouvre sur des bruits de ville où peu à peu viendra s'insérer la musique de Ravel. Ici, on sent que le chorégraphe a eu envie de mettre en exergue plus la singularité de chaque danseur que l'écriture chorégraphique elle-même. On est dans une histoire de pulsions, d'énergie avec souvent des solos qui leur laissent la liberté d'être ce qu'ils sont et qui les feront se rejoindre dans l'apothéose finale. Mais la patte d'Abou Lagraa est bien là. Dans la maîtrise et la précision de leurs gestes, dans l'élégance de leur finition, avec la conscience de ce qu'est un corps hip-hop placé dans l'espace. Au fur et à mesure que ces jeunes dansent, on devine leur joie d'être ainsi mis en valeur dans une structure scénique qui tient la route, mais aussi l'incroyable travail de formation accompli en 9 mois.

Ce sentiment du chemin parcouru est encore plus fort avec la deuxième pièce. Abou Lagraa nous parle d'une autre identité que celle du hip-hop, celle appartenant à une culture faite de tradition et de modernité, respectueuse et ouverte. Dans un mélange de contemporain et de hip-hop, on retrouve toute sa gestuelle, avec aussi l'ondulation des corps qui cherchent dans la spirale, le sens profond du mouvement. La fusion est telle, que par moment on a l'impression qu'ils sont tous les 10, le prolongement sur scène du chorégraphe. On est ébahis de voir avec quelle aisance et quel plaisir, ils sont passés des baskets aux pieds nus, de voir comment ces mâles se touchent, la virtuosité avec laquelle ils portent à l'unisson une chorégraphie de groupe, de voir leur sensualité s'abandonner en public. Des corps mis à nu avec pudeur et que l'intégration du langage contemporain n'a pas dénaturé mais sublimé. Que leur souhaiter d'autre que cette aventure continue et perdure ? Et comment ne pas dire merci à Abou Lagraa pour ce voyage à l'intérieur duquel il est permis de croire en l'avenir, au-delà de toutes nos frontières ?

Nya d'Abou Lagraa, au Transbordeur, jusqu'au 2 octobre.

Argelia descubre la danza contemporánea

Abou Lagraa presenta en Sevilla 'Nya', un proyecto político y artístico

MARGOT MOLINA, Sevilla

"En Argelia decir que eres bailarín es como decir que ejerces la prostitución. No es un problema religioso, sino sociológico y moral que afecta tanto a los hombres como a las mujeres". Abou Lagraa, el bailarín y coreógrafo francés de origen argelino explica así el hecho de que hasta 2010 no existiera en Argelia ninguna compañía de danza contemporánea.

El y la también bailarina y pedagoga marroquí Nawal Ait Benalla se propusieron que la danza contemporánea se normalizara en este país del Magreb y fundaron en 2010 el Ballet Contemporáneo de Argelia. El resultado ha sido tan bueno que su primer montaje, *Nya/confiar en la vida*, que puede verse hoy y mañana en el Teatro Central de Sevilla ha obtenido el Gran Premio de la



Un momento del espectáculo *Nya/confiar en la vida*, que puede verse en el Teatro Central. (Foto: A. CHITAT)

Crítica de Francia 2011. "Por el momento, en la compañía solo hay hombres pero estamos preparando un espectáculo, el Ballet Contemporáneo de Argelia y mi compañía La Baraka, con el que se inaugurará la capitalidad cultural de Marsella en 2013 y ahí sí habrá mujeres", aseguró ayer Abou Lagraa, formado junto a Guy Horta y que fundó La Baraka en 1997.

La mezcla de contemporáneo, clásico y hip hop que han asimilado los bailarines, con una media de 23 años, en tan solo dos años ha cautivado a los programadores de todo el mundo. Después de su gira por España, Nya seguirá representándose en otros países europeos, Estados Unidos, Corea y China. El espectáculo tiene dos partes, una con la música de Bulel, de Ravel, y otra con los cantos folclóricos de Houria Aïchí.

"Es un proyecto político, social y artístico. Queremos formar a bailarines y coreógrafos para que se queden en Argelia y ser bailarín se convierta en una profesión honorable", apunta Nawal Ait Benalla.

Abou Lagraa, ballet contemporáneo que llega de Argelia, hoy en Granada

‘Confiar en la vida’ es un encuentro dancístico y musical que conduce a un viaje por las orillas del mediterráneo

■ G. SUEVOS

GRANADA. Abou Lagraa, ballet contemporáneo de Argelia, se presenta esta tarde (21 horas) en el Teatro Alhambra. Se trata de un ballet integrado por nueve bailarines que estrenan en España su obra ‘Confiar en la vida’. La presentación se hace en colaboración con el Institut Français con coreografía de Abou Lagraa.

La representación es un encuentro dancístico y musical que conduce a un viaje por las orillas del mediterráneo, desde el Bolero de Ravel a las cantadoras voces orientales de la cantante Houira Aïchi. Un espectáculo en el que la música rodea, envuelve y construye a los bailarines hasta que entran en trance.

Aunque desconocido en nuestro país, Abou Lagraa no es nuevo en la plaza. Lleva bailando desde los 16 años y ha colaborado con coreógrafos de la talla de Ruy Hora hasta convertirse en asistente de un proyecto para la prestigiosa Fundación Gulbenkian de Lisboa. En 1997 funda su compañía La Baraka, creando hasta la fecha 12 piezas que lo han llevado desde Europa hasta

Estados Unidos, Túnez o Indonesia y alcanzando tal prestigio que en 2006 el Ballet de la Ópera de París le encarga Le soufflé du temps una coreografía para 21 bailarines entre los que se incluyan sus tres primeras figuras.

Es en 2008 cuando nuestro coreógrafo, asentado en Francia, siente la necesidad de hacer algo en Argelia y se embarca en la creación de un puente cultural mediterráneo que da como resultado principal la creación de la Unidad Contemporánea del Ballet Nacional de Argelia cuyo primer fruto es esta obra que tras estrenarse en su país cosecha un sensacional éxito en la Biennale de la Danza de Lyon que lo catapultó al primer escalón del panorama dancístico internacional.

Cuando Lagraa llega al país de sus padres, en Argel, no se veía danza contemporánea desde que Maurice Béjart actuó en los años setenta y los tres conservatorios heredados de los franceses, estaban abandonados. De forma que se presentaron 400 hombres, así como 10 chicas que terminaron por abandonar. «Sobre todo en las sociedades orientales, las chicas tienen que re-

Los bailarines ejecutan figuras hip-hop sobre melodías clásicas, mezclado con juego corporal y sensualidad



Un momento de la representación que hoy se puede ver en Granada.

ner un título y trabajar para emanciparse. El de ballarina no es un oficio», dice Mokhtar Bousouf, de 37 años, uno de los bailarines reclutados. En la actualidad una vez reconocido como auténtico Ballet Contemporáneo comienza el proceso de audiciones para chicas.

La obra se articula en dos tiempos: la primera parte se desarrolla sobre el Bolero de Maurice Ravel. Es una fusión entre lo moderno y

lo clásico. Los bailarines ejecutan figuras hip-hop sobre melodías clásicas, mientras que la segunda parte se caracteriza por las figuras al ritmo de los cánticos (de la región argelina del Aurés) de Houira Aïchi. Sensualidad y virilidad confieren al juego corporal, elevado y aéreo, fluido, libre y suelto, una dinámica penetrante por la cual se crea un universo de una fuerte carga emocional.

El grito de libertad del Ballet Contemporáneo de Argelia

La formación, que dirige el coreógrafo Abou Lagraa, estrena hoy y mañana en el Teatro Central 'Nya', una pieza catapultada a la fama por la Bienal de la Danza de Lyon

Charo Ramos / SEVILLA

"En Argelia el baile todavía está sociológicamente ligado a la prostitución. Por eso, tanto para las mujeres como para los hombres ingresar en una compañía es muy difícil porque deben vencer muchos tabúes. No es un problema religioso sino moral. Hemos tenido que pedir permiso a los familiares de todos estos chicos para que puedan unirse a nosotros", explicaba Abou Lagraa ayer en el Teatro Central, donde hoy (21:00) y mañana (20:00) dirige al Ballet contemporáneo de Argelia en *Nya/ Confiar en la vida*. La propuesta, que interpreta nueve jóvenes argelinos, mezcla el hip hop con el Bolero de Ravel, acaba de estrenarse en Bilbao y Granada y, tras su paso por Sevilla, continuará su periplo por Barcelona y Gijón hasta principios de marzo. "Creo que soy el primer coreógrafo francés que hace una gira tan larga por España", comenta sonriente Lagraa, que ha colaborado con la Ópera de París y con coreógrafos como Ruy Horta, además de fundar en 1997 su compañía, La Baraka, que simultanea con este proyecto pedagógico que ofrece una salida profesional a los jóvenes talentos argelinos de la danza.

Nya es así mucho más que una creación coreográfica: es un grito de libertad y un "atracción de aliv

fresco" en un país que, hasta ahora, sólo tenía una compañía nacional folclórica pero ninguna de contemporánea. "Este es un baile de esperanza, un proyecto que ha devuelto la confianza a la juventud argelina. A las primeras audiciones se presentaron más de 400 chicos, de los que seleccionamos a 10. En el estreno en Argel 4.500 personas se entusiasmaron con Nya durante cuatro noches consecutivas en las que agotamos todas las localidades", rememora Lagraa.

"Para los jóvenes, bailar aquí supone también la única posibilidad de obtener un visado y viajar. Este año actuaremos por toda Europa y en 2013 haremos una gran gira por los Estados Unidos. Pero el principal objetivo es que los chicos se queden en su país y no tengan que emigrar. El salario medio en Argelia equivale a unos 200 euros mensuales. Los miembros de la compañía cobran 1000 euros, lo que les da la oportunidad de ayudar a sus familias, comprarles una casa incluso y, sobre todo, seguir estudiando y preparándose", explica la bailarina marroquí criada en Francia Nawal Ait Benalla-Lagraa, asistente artística de Abou y la encargada del día a día de este Ballet.

Manuel Llanes, director artístico de espacios escénicos de la Consejería de Cultura, descubrió el montaje en la Bienal de Lyon, "donde se



Nawal y Abou Lagraa en el Teatro Central de Sevilla.

convirtió en un éxito sensacional que lo catapultó internacionalmente". La estructura de Nya consta de dos partes. "La primera fusióna lo moderno y lo clásico y se desarrolla sobre el Bolero de Ravel. Los chicos lo bailan con figuras de hip hop, que es un lenguaje que les atrae mucho porque es reivindicativo y pertenece a las calles. En la segunda parte, en cambio, hay un homenaje al canto tradicional argelino, que interpreta en directo Houria Aïchi", detalla Nawal, que tiene como Lagraa pasaporte francés y ascendencia magrebi, "lo que nos lleva a ser forzosamente una llave de unión entre culturas". Ella, que se ha entregado con pasión a la enseñanza "porque la dan-

Abou Lagraa
 Director y coreógrafo

Los chicos que se presentaron a las audiciones habían aprendido hip hop gracias a la televisión o internet"

za de Abou es muy exigente, en lo físico y en lo espiritual", recuerda que la mayoría de los chicos que hoy son sus alumnos eran acróbatas, capoeiristas o gimnastas sin formación clásica ni contemporánea. "Tanto los chicos como las chicas que se presentaron a las audiciones bailaban también hip hop pero lo habían aprendido gracias a la televisión o a internet", corrobora Abou. Su proyecto, impulsado por el Ministerio argelino de Cultura, que actualmente dirige una mujer, está apoyado por el Instituto Francés y, desde su lanzamiento en 2010, ha sido un rotundo éxito educativo y artístico cuyo nuevo reto será incorporar a bailarinas tras una nueva serie de audiciones.

DANZA. Il palco del Comunale di Vicenza ospita l'immaginario ponte franco-algerino del coreografo Abou Lagraa

Allegria e misticismo, l'hip-hop si eleva

NYA: confidando nella vita, dal Bolero a una "trance" maghrebina

Lara Campigato
VICENZA

Da un lato l'Europa, dall'altro l'Africa. La mano destra suona la musica del Bolero di Ravel, la sinistra preferisce la voce tradizionale di Houria Aïchi.

Nasce così un ponte immaginario franco-algerino fortemente voluto dal coreografo Abou Lagraa, l'autore di Nya (in arabo: confidando nella vita) un lavoro in due parti danzato da nove ragazzi algerini artisti di danza da strada che il Teatro Comunale di Vicenza ha ospitato in una delle numerose tappe del tour internazionale della compagnia.

Lo spettacolo ha inizio, il palcoscenico è vuoto. La metafora della piazza è luce proiettata sul fondale quadripartito, gli abiti di scena sono quelli dei giovani d'oggi.

Due performers accennano ad un movimento rotto, destrutturato, proprio della danza hip hop, in un sottofondo sonoro fatto di rumori che ricordano il traffico nelle strade attorno ai suq.

Confuse ancora tra i rumori, ad un tratto, si percepiscono le prime note del Bolero di Ravel: come richiamo arcano queste destano all'improvviso un risveglio dei sensi che si sovrappone alla sobrietà complessiva del quadro scenografico, costruito per tenere a bada ogni eccesso, concentrandosi sulle cose essenziali.

Ne nasce un lavoro geniale, forse il "Bolero" più intelligente dopo quello di Béjart, in cui il gesto di routine altamente vivace si inserisce in un ricco contrappunto esaltante, fatto di corpi che dialogano con le note ossessive dell'opera di Ravel, portano ad una "trance" molto vicina alla cultura popolare del Maghreb.

La struttura del movimento è fluida e sensuale quanto serena, ma spesso si rompe nel gesto acrobatico che sospende il ritmo circolare della musica, disorientando e conquistando al tempo stesso lo spettatore.

Solo uomini in scena, naturalmente, ma quale finezza di sfumature nei contatti e nelle prese che superano di slancio la logica del pas des deux, per



Flash di NYA, lo spettacolo del coreografo algerino Abou Lagraa. COLGROFOTO ARTIGIANA/IMPUNMI

inseguire con pertinenza la struttura spaziale suggerita dal Bolero raveliano.

La seconda parte dello spettacolo catapulta il pubblico dall'altra parte del Mediterraneo. Sembra un mondo lontano, nel quale la musica popolare algerina, ma soprattutto la voce della cantante Aïchi, alterna a sezioni ritmiche affidate alle percussioni, aggiunge

volume al movimento dei ballerini.

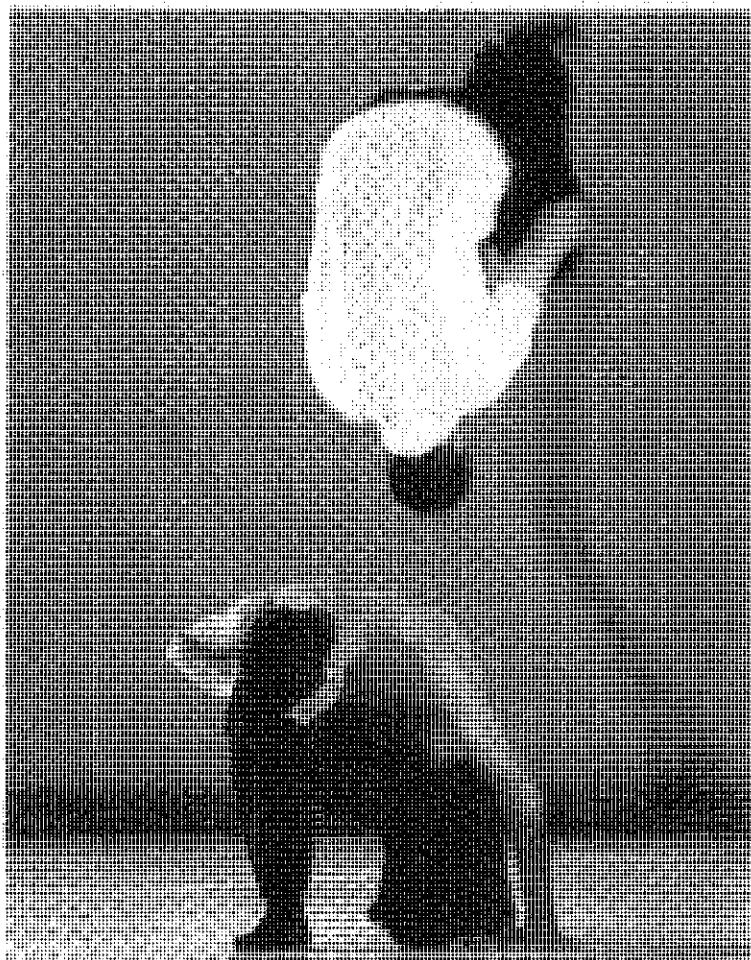
Qui Lagraa ricorre con evidenza al linguaggio contemporaneo del gesto; permane tuttavia una sottile forma di calligrafia ginnica, che a tratti scivola in situazioni ripetitive e ingenue.

Queste troppo poco hanno a che fare con la scenografia essenziale, ma ricca di connota-

Nel linguaggio contemporaneo permane una sottile forma di calligrafia ginnica talvolta ingenua

DANZA. Il palco del Comunale di Vicenza ospita l'immaginario ponte franco-algerino del coreografo Abou Lagraa

Allegria e misticismo, l'hip-hop si eleva



Hip-hop d'insolita intensità al Comunale di Vicenza. FOTO IMPIUMI

zioni religiose come i tappeti turchesi e oro appesi sul fondale. In chiusura un piccolo colpo di teatro: una serie di sottili getti d'acqua nebulizzata inonda da proscenio i danzatori, quasi a purificarne i movimenti.

C'è da dire, infine, che in entrambi i casi Lagraa riesce a elevare il gesto hip-hop ad un'intensità insolita. Emerge così

un nuovo linguaggio composto da una miscela fitta di contrasti: tenerezza e vitalità, vita quotidiana e preghiera, allegria e misticismo.

Un progetto didattico-culturale assai ambizioso, una sfida alla chiusura dell'universo islamico che ancor spesso si oppone a quanto esce dagli schemi della tradizione integralista. ●

10 - RIPRODUZIONE RISERVATA

Holland Festival Dans: *Nya* en *Birds with Skymirrors*

Vogels met slierten tape

Moderne dans uit Algerije (het kán) en Maori-rituelen uit de Stille Zuidzee. Twee 'folkloristische' dansvoorstellingen op het Holland Festival.

DOOR KLAAS BACKX

HET DANSPOGRAMMA van het Holland Festival onderscheidt zich dit jaar door haar wat eclectische karakter: naast bekende festivalkanonnen als Sascha Waltz en Jérôme Bel is er ook plek voor twee producties van minder bekende choreografen. Zij zijn uitgenodigd omdat ze, zij het ieder vanuit een eigen invalshoek, verschillende dans- en muziektradities samenbrengen in authentieke en actuele voorstellingen.

Nya, het tweeluik van de Franse choreograaf Abou Lagraa, is zo'n voorstelling waarin allerlei tradities en verschillende invloeden versmelten. Dat heeft vooral te maken met de ontstaansgeschiedenis van de productie en met de persoon Lagraa zelf: een choreograaf van Franse afkomst met Algerijnse roots. Nadat hij als danser en maker zijn sporen had verdiend in het Franse moderne danscircuit werd hij gevraagd om een zogenaamde *cellule contemporaine* op te zetten binnen het Nationale Ballet van Algerije. Een bijzondere opdracht, wetende dat een productie van Maurice Béjart ergens in de jaren zeventig de laatste moderne dans is geweest die in Algerije te zien was en dat het Nationale Ballet van Algerije een folkloristisch dansgezelschap is, diep verankerd in rotsvaste dans-tradities en theatrale conventies. Allerm minst een voor de hand liggende plek dus voor een nieuw hedendaags dansgezelschap.

Omdat de zieltogende 'officiële' Algerijnse dansacademies (een overblijfsel uit de Franse koloniale tijd) niet de dansers konden leveren die hij zocht, schreef Lagraa een auditie uit waar vierhonderd enthousiaste Algerijnse autodidacten (lees mannelijke *street dancers*) op reageerden. Tien dappere hiphoppers haakten gaandeweg af uit angst voor de sociale repercussies die hun dansante ambities zouden veroorzaken. In Algerije is dansen immers geen respectabele carrièrekeuze voor een vrouw. Uiteindelijk was de *cellule contemporaine* met tien mannelijke dansers een feit, en Lagraa onderwierp hen aan een crashcursus moderne danstechniek en yoga. Nog geen jaar later presenteerden zij hun eerste, meteen zeer succesvolle productie *Nya*.

Het zal niemand verbazen dat in dit stuk hiphop en hedendaagse theaterdans versmel-



LAURENT AÏT BENALLA

ten. Tijdens het eerste deel van de voorstelling gaan de dansers met hun eclectische bewegingsstijl daarbij nog eens de confrontatie aan met de *Boléro* van Ravel. De initiële kromme tenen (want wat is dit stuk al vaak voor dans gebruikt!) maken daarbij overigens al snel plaats voor enthousiasme, omdat Lagraa raad weet met de muziek en de dansers er zich met plezier door laten opzweven. Ravel blijkt prima te combineren met Lagraa's gestileerde *moves*.

Het tweede deel van de voorstelling, met zijn ingetogen en poëtische karakter, vormt een mooi contrast met de uitbundige *Boléro*. De dansers voegen hun vloeiende kwikzilveren bewegingen hier bij de krachtige stem van zangeres Houria Aïchi, die traditionele Arabische liederen vertolkt uit een van de meest afgelegen streken van Algerije. Het is vooral in dit deel dat al die verschillende werelden van de westerse moderne dans, hiphop uit de Bronx (die er langs het asfalt van Algiers al een curieuze reis op had zitten) en Arabische folklore verrassend samenkomen in het multiculturele hier en nu.

Waar *Nya* een voorstelling is waar vooral de dans centraal staat, duiken we met *Birds with Skymirrors*, Holland Festivals tweede 'folkloristische' voorstelling, helemaal in de magie van het totaaltheater van de Nieuw-Zeelandse cho-

Nya, het tweeluik van choreograaf Abou Lagraa

reograaf Lemi Ponifasio. Op het eiland Tarawa in de Stille Zuidzee kwam hij tot de schokkende ontdekking dat de spiegelende stukjes glas waar een aantal fregatvogels mee in hun bek vloog (*Skymirrors*) slierten uiterst giftige videotape bleken te zijn die de beesten uit de steeds sterker vervuilde zee hadden opgepikt. Deze ontdekking inspireerde hem tot het maken van zijn sobere productie, waarin hij de gevolgen van de grote onverschilligheid van de mens jegens de natuur tot uitdrukking brengt. Hij doet dat niet door middel van een expliciet protest of relle rig politiek theater, maar door de kracht van de verstillendheid en het weglaten toe te passen.

Op een schemerig verlicht podium ontvouwt *Birds with Skymirrors* zich als een eeuwenoude ceremonie: mysterieus en uitgevoerd met grote concentratie en precisie. Begeleid door het ijle gezang van drie inheemse zangeressen vertonen de dansers (allen afkomstig van eilanden in de Stille Zuidzee) hun elegant gestileerde bewegingen die herinneren aan tai chi en traditionele Indonesische dans. De kalme cadans van hun gebroken ritmes en de bijna magische synchroniteit waarmee zij hun bewegingen uitvoeren maken *Byrds with Skymirrors* tot een bijna mystieke beleving. Het clair-obscur van waaruit de in donkere gewaden gehulde dansers als een herinnering opdoemen of juist weer in het niets verdwijnen versterkt dit gevoel. Zo komt Ponifasio's aanklacht tegen de onverschilligheid en het verval van onze wereld, vermomd als esthetisch ritueel, stiltejes doch onmiskenbaar binnen. ♦

Hij brengt de gevolgen van de grote onverschilligheid van de mens jegens de natuur tot uitdrukking

Nya 8 en 9 juni 20.30 uur

Birds with Skymirrors 3 en 4 juni 20.00 uur

HF Holland Festival Algerijnse straatdansen

Dansen vol vertrouwen in het leven

Met Nya bracht Abou Lagraa dans terug naar Algerije. Taxichauffeurs, kappers en bloemisten veranderen in hiphoppers, b-boys en buikdansers.

LORIANNE VAN GELDER

Je hebt nu internationale bekendheid, wordt het niet eens tijd dat je naar Algerije gaat om iets terug te doen voor je volk?" vroeg zijn vrouw Narwal in 2008 aan Abou Lagraa (Annonay, Frankrijk, 1970). De gelauwerde Frans-Algerijnse choreograaf wilde met zijn eigen dansgroep Compagnie La Baraka dan niet slechts een voorstelling maken. Het moest groter. Lagraa begon een dansproject en noemde het de brug tussen Europa en Noord-Afrika; 'Projet de Pont Culturel Méditerranéen Franco-Algérien'. De eerste voorstelling die hij samen met Algerijnse straatdansers maakte is *Nya*, te zien op het Holland Festival.

Lagraa draagt een wit overhemd met glanzende pailletten. Hij ziet eruit als een rockster. Ook zijn dansers worden onthaald als pophelden. Na de voorstelling staan er stevast gillende meisjes buiten te wachten, vragend om een handtekening. Lagraa vond zijn dansers niet op de gebruikelijke manier. "Ik wilde niet met het traditionele ballet van Algerije werken. Dat is volksdans. Ik ben op zoek gegaan naar de jonge generatie dansers, de hoop van Algerije," zegt Lagraa. Hij rekruteerde dansers van de straat, de auditie werd op de nationale televisie aangekondigd. Vierhonderd dansers kwamen eropaf. Van capoeiraspelers, dansers, acrobaten tot taxichauffeurs, bloemisten en kappers. Hij koos er tien. Het waren bijna allemaal hiphoppers. Hiphop kennen Algerijnen van YouTube en MTV.

Al twintig jaar was Lagraa niet meer in Algerije geweest. Tijdens de

zwarte jaren (*les années noires*) van de Algerijnse burgeroorlog van 1991 tot 2002, waarin alle kunst en cultuur uit het land werd gebannen, was Lagraa zo boos geweest dat hij het land van zijn ouders niet had willen bezoeken. "Wat had ik daar te zoeken?"

Algerije bloeit weer op. Waar in Europese landen de hand op de knip gaat, investeert het Noord-Afrikaanse land uitvoerig in cultuur. Het Festival Panafricain wordt daar georganiseerd en Lagraa kreeg genoeg middelen en de vrije hand voor zijn dansproject.

Nya – Arabisch voor 'vertrouwen in het leven' – bestaat uit twee delen. Het eerste deel is een hiphop-choreografie van breakdance, showballet en klassiek ballet op muziek van Ravels *Bolero*, een verwijzing naar de allerlaatste moderne dansvoorstelling, door Maurice Béjart in 1985, die in Algerije te zien was vóór de donkere jaren. Het tweede deel is een combinatie van hiphop en buikdansbewegingen op de klanken van de populaire Algerijnse zangeres Houria Aichi.

Moderne dans maken in Algerije is een heikel parcours. Zo zijn alle dansers in *Nya* mannen. "Vrouwen en mannen samen op de dansvloer zou een brug te ver zijn," zegt Lagraa. Dansers in *Nya* raken elkaar sensueel aan, maar dat was geen probleem, zegt Lagraa. "Algerije heeft een cultuur van aanraken. Ook onder mannen is dat heel gewoon. Spannender was één scene waarin een jongen zijn shirt uittrekt en zijn blote bast triomfantelijk laat zien. Bij de première hield ik mijn hart vast. Maar het publiek, politici, critici, iedereen stond op in een staande ovatie. Dat was al een enorme stap in Algerije."

Veel ingewikkelder was het om de dansers zo ver te krijgen om solo's te doen. "Die jongens komen uit een groepscultuur, individualisme is hen onbekend. Toen ze het eenmaal hadden gedaan, wilden ze meer."

De tien dansers bewegen in *Nya* hun handen en voeten uitzonderlijk veel. Voor Lagraa een uiting van vrijheid. "Ik wilde het lichaam weer centraal stellen. Ik wilde het publiek laten zien dat de Algerijnen weer kunnen bewegen, dat ze vrij zijn."

De première van *Nya* in de zomer van 2010 in Algiers was een ongekend succes. Ook in Frankrijk werd de dansvoorstelling vol lof ontvangen. Lagraa: "Gewoonlijk zijn er vijftig mensen bij moderne dans in Algerije. Nu waren er achthonderd mensen de eerste avond, later hebben we buiten een scherm opgehangen voor de mensen die geen kaartje konden krijgen."

Regelmatig wordt Lagraa gevraagd of hij zo'n project niet in Frankrijk zou willen doen met straatjongeren. Hij heeft altijd geweigerd. "In Europa is alles al – jongeren hebben te weinig discipline. In Algerije is een enorme honger naar iets nieuws. Die jongens werken keihard, omdat ze weten wat er op het spel staat."

Algerije ging niet mee op de golf van revolutie tijdens de Arabische Lente. Logisch, zegt Lagraa. "Het is daar niet hetzelfde als Tunesië en Egypte. In Algerije is er geen dictator, de regering is wel corrupt, maar niet-repressief of terroristisch." Lagraa wil doorgaan met zijn project. In de herfst komt er een Algerijnse tour. Ook met een auditie voor vrouwen. "Algerijnen kennen me nu. Ik blijf de politiek overtuigen. Als je niet wilt dat de jonge generatie fundamentalist wordt, moet je hen laten werken."

**Nya van Abou Lagraa,
8 en 9 juni Stadsschouwburg.**

'Ik wil laten zien dat de Algerijnen weer kunnen bewegen, vrij zijn'



DIE WELT

19.01.2014

Neues aus den Tanztempeln

Drei der umtriebigensten, international gefeierten Choreografen gastieren jetzt in Hamburg

Sie sind in Europa geboren, leben und arbeiten hier. Aber ihre Inspiration beziehen sie aus aller Welt, vor allem aus der Heimat ihrer Eltern. In der Hochkultur angelangt, schätzen sie nach wie vor die Tradition, wie auch den Tanz der Straße, den sie in ihrer Kindheit kennengelernt haben. Mit dem Belgier Sidi Larbi Cherkaoui, dem Franzosen Abou Lagraa und dem Briten Akram Khan sind vom 23. Januar an drei der umtriebigensten und dazu international gefeierten zeitgenössischen Choreografen mit Deutschlandpremierern in Hamburg zu Gast.

"Ich sage immer: Ihr müsst wiederkommen, wenn ihr ein Stück von mir gesehen habt. Das nächste wird ganz anders sein," warb Abou Lagraa 2005 für seine Choreografie "Cutting Flat" auf Kampnagel. Erst zwei Jahre zuvor hatte er mit seiner Compagnie La Baraka das Publikum in Hamburg mit einem Amalgam aus HipHop, Ballett, Jazz, Akrobatik und modernem Tanz in Hochstimmung versetzt und mit "Allegoria Stanza" die Begegnung von schwarzer Sub- mit weißer Hochkultur virtuos gefeiert. Originalität beziehen seine Choreografien aus der Persönlichkeit der Tänzer. Für "NYA", das er am 28. Januar bei den Lessingtagen zeigt, hat er eigens in Algerien ein 13-köpfiges Ensemble aus jungen Straßentänzern zusammengestellt.

"Vertrauen zum Leben" bedeutet der Titel des Stücks. Und lange Zeit schien es dem Einwandererkind ("Meine Eltern waren sehr arm, sind selbst nie zur Schule gegangen") selbst wie ein Wunder, dass er vom Disco- und Streetdance den Weg in die Kunst gefunden hat und mit 16 Jahren in Lyon eine Tanzausbildung absolvieren konnte. Als Tänzer führte ihn sein Weg Mitte der 190er-Jahre in Rui Horta's Compagnie S.O.A.P. nach Frankfurt. Mit der Einladung, neben Jiri Kylian und Saburo Teshigawara für das Ballett der Pariser Oper zu choreografieren, wurden ihm 2006 auch als Choreograf höchste Weihen zuteil. Doch zieht es ihn zu seinen Wurzeln. "Meine Eltern haben mir immer vermittelt, wie wertvoll es ist, zwei Kulturen anzugehören." Mit Religion habe das für ihn nichts zu tun. Sein Glaube richte sich an das Universum.

Sidi Larbi Cherkaoui, Tänzer und Choreograf mit flämisch-marokkanischen Wurzeln, setzt dagegen auf Konfrontation. Unterschiede von Kultur und Religion provozieren für ihn eher Fragen nach Macht und Perspektive. "Foi" (Glaube), "Myth" (Mythos), "Origine" (Herkunft) heißen drei seiner bekanntesten Stücke zum Clash der Kulturen. Ganz zu schweigen von "Babel", mit dem Cherkaoui 2011 in Hamburg gastierte. Doch diesmal liegen die Dinge anders. Für das Stück "Genesis", das vom 23. bis 26. Januar auf Kampnagel gastiert, hat er die chinesische Tänzerin und Choreografin Yabin Wang als seine Muse entdeckt. "Ich erkannte mich in ihr wieder, sie ist mein Spiegelbild", erklärte er in einem Interview mit der Frankfurter Allgemeinen. "Es ist sehr schön, eine Tänzerin zu sehen mit soviel Begabung dazu, im

Moment zu leben." Wieder ist das Setting Teil der Choreografie. Mobile Glaskästen variieren ein transparentes Außen und Innen. Ein Labor, ein Krankenhaus, Menschen in weißen Kitteln. Es geht um Leben und Tod und letztlich um die Bedeutung des Augenblicks.

Als Akram Khan mit einer Choreografie für die Eröffnungsfeier der Olympischen Spiele in London 2012 betraut wurde, wunderte es nicht, dass seine Themenwahl auf das Gedenken an die Opfer des Terrors, auf Tod und Wiedergeburt, fiel. Und wie die Tänzer kraft ihrer Bewegungseruptionen den Staub der Erde gen Himmel schleuderten, darin fand der Brite bengalischer Herkunft zu einer Sprache fernab simpler Symbolismen. Im Gegensatz zu dem Eklektizismus eines Cherkaoui und dem Versöhnungsanliegen eines Lagraa vermag Khan untergründige Energiequellen anzuzapfen. Der in Nordindien beheimatete Kathak mit seinen schnellen komplizierten Rhythmen und komplexen Figuren gibt die Basis vor; Khan spricht von einer Mathematik, die er von Kindesbeinen an als Meisterschüler des berühmten Kathak-Lehrers Sri Pratap Pawar gelernt hat.

Als Teenager reiste Khan bereits in Peter Brooks "Mahabharata" um die Welt. Dann studierte er westliche Tanzformen und wurde in London als Erneuerer einer urbanen Welttanzkultur gefeiert. Heute fragen Star-Ballerinen wie Sylvie Guillem den 39-Jährigen um Choreografien an, wünschte sich die Filmdiva Juliette Binoche 2008 ein Duett mit ihm. Inspiriert durch eigene Erfahrungen in Bangladesh, dem Land seiner Eltern, hat er in "Desh" die Strukturen des Kathak in ein bildreiches Tanztheater überführt. Den Ausnahmetänzer in seinem, wie er sagt, persönlichsten Stück solo zu sehen, dürfte ein Höhepunkt werden. In England kürten Kritiker Khan 2013 zum besten männlichen Tänzer.

Kampnagel: Cherkaoui / Eastman "Genesis", 23. – 26. 1., Karten: 040-27094949. Lessingtage Thalia Theater: Abou Lagraa "NYA", 28. 1. Akram Khan "Desh", 6. + 7. 2., Karten: 040-32814444

von Irmela Kästner



DIE WELT

19.01.2014

Neues aus den Tanztempeln

Drei der umtriebigensten, international gefeierten Choreografen gastieren jetzt in Hamburg

Sie sind in Europa geboren, leben und arbeiten hier. Aber ihre Inspiration beziehen sie aus aller Welt, vor allem aus der Heimat ihrer Eltern. In der Hochkultur angelangt, schätzen sie nach wie vor die Tradition, wie auch den Tanz der Straße, den sie in ihrer Kindheit kennengelernt haben. Mit dem Belgier Sidi Larbi Cherkaoui, dem Franzosen Abou Lagraa und dem Briten Akram Khan sind vom 23. Januar an drei der umtriebigensten und dazu international gefeierten zeitgenössischen Choreografen mit Deutschlandpremierern in Hamburg zu Gast.

"Ich sage immer: Ihr müsst wiederkommen, wenn ihr ein Stück von mir gesehen habt. Das nächste wird ganz anders sein," warb Abou Lagraa 2005 für seine Choreografie "Cutting Flat" auf Kampnagel. Erst zwei Jahre zuvor hatte er mit seiner Compagnie La Baraka das Publikum in Hamburg mit einem Amalgam aus HipHop, Ballett, Jazz, Akrobatik und modernem Tanz in Hochstimmung versetzt und mit "Allegoria Stanza" die Begegnung von schwarzer Sub- mit weißer Hochkultur virtuos gefeiert. Originalität beziehen seine Choreografien aus der Persönlichkeit der Tänzer. Für "NYA", das er am 28. Januar bei den Lessingtagen zeigt, hat er eigens in Algerien ein 13-köpfiges Ensemble aus jungen Straßentänzern zusammengestellt.

"Vertrauen zum Leben" bedeutet der Titel des Stücks. Und lange Zeit schien es dem Einwandererkind ("Meine Eltern waren sehr arm, sind selbst nie zur Schule gegangen") selbst wie ein Wunder, dass er vom Disco- und Streetdance den Weg in die Kunst gefunden hat und mit 16 Jahren in Lyon eine Tanzausbildung absolvieren konnte. Als Tänzer führte ihn sein Weg Mitte der 190er-Jahre in Rui Horta's Compagnie S.O.A.P. nach Frankfurt. Mit der Einladung, neben Jiri Kylian und Saburo Teshigawara für das Ballett der Pariser Oper zu choreografieren, wurden ihm 2006 auch als Choreograf höchste Weihen zuteil. Doch zieht es ihn zu seinen Wurzeln. "Meine Eltern haben mir immer vermittelt, wie wertvoll es ist, zwei Kulturen anzugehören." Mit Religion habe das für ihn nichts zu tun. Sein Glaube richte sich an das Universum.

Sidi Larbi Cherkaoui, Tänzer und Choreograf mit flämisch-marokkanischen Wurzeln, setzt dagegen auf Konfrontation. Unterschiede von Kultur und Religion provozieren für ihn eher Fragen nach Macht und Perspektive. "Foi" (Glaube), "Myth" (Mythos), "Origine" (Herkunft) heißen drei seiner bekanntesten Stücke zum Clash der Kulturen. Ganz zu schweigen von "Babel", mit dem Cherkaoui 2011 in Hamburg gastierte. Doch diesmal liegen die Dinge anders. Für das Stück "Genesis", das vom 23. bis 26. Januar auf Kampnagel gastiert, hat er die chinesische Tänzerin und Choreografin Yabin Wang als seine Muse entdeckt. "Ich erkannte mich in ihr wieder, sie ist mein Spiegelbild", erklärte er in einem Interview mit der Frankfurter Allgemeinen. "Es ist sehr schön, eine Tänzerin zu sehen mit soviel Begabung dazu, im

Moment zu leben." Wieder ist das Setting Teil der Choreografie. Mobile Glaskästen variieren ein transparentes Außen und Innen. Ein Labor, ein Krankenhaus, Menschen in weißen Kitteln. Es geht um Leben und Tod und letztlich um die Bedeutung des Augenblicks.

Als Akram Khan mit einer Choreografie für die Eröffnungsfeier der Olympischen Spiele in London 2012 betraut wurde, wunderte es nicht, dass seine Themenwahl auf das Gedenken an die Opfer des Terrors, auf Tod und Wiedergeburt, fiel. Und wie die Tänzer kraft ihrer Bewegungseruptionen den Staub der Erde gen Himmel schleuderten, darin fand der Brite bengalischer Herkunft zu einer Sprache fernab simpler Symbolismen. Im Gegensatz zu dem Eklektizismus eines Cherkaoui und dem Versöhnungsanliegen eines Lagraa vermag Khan untergründige Energiequellen anzuzapfen. Der in Nordindien beheimatete Kathak mit seinen schnellen komplizierten Rhythmen und komplexen Figuren gibt die Basis vor; Khan spricht von einer Mathematik, die er von Kindesbeinen an als Meisterschüler des berühmten Kathak-Lehrers Sri Pratap Pawar gelernt hat.

Als Teenager reiste Khan bereits in Peter Brooks "Mahabharata" um die Welt. Dann studierte er westliche Tanzformen und wurde in London als Erneuerer einer urbanen Welttanzkultur gefeiert. Heute fragen Star-Ballerinen wie Sylvie Guillem den 39-Jährigen um Choreografien an, wünschte sich die Filmdiva Juliette Binoche 2008 ein Duett mit ihm. Inspiriert durch eigene Erfahrungen in Bangladesh, dem Land seiner Eltern, hat er in "Desh" die Strukturen des Kathak in ein bildreiches Tanztheater überführt. Den Ausnahmetänzer in seinem, wie er sagt, persönlichsten Stück solo zu sehen, dürfte ein Höhepunkt werden. In England kürten Kritiker Khan 2013 zum besten männlichen Tänzer.

Kampnagel: Cherkaoui / Eastman "Genesis", 23. – 26. 1., Karten: 040-27094949. Lessingtage Thalia Theater: Abou Lagraa "NYA", 28. 1. Akram Khan "Desh", 6. + 7. 2., Karten: 040-32814444

von Irmela Kästner